

## CHAPITRE PREMIER

Elle est arrivée il y a trois minutes. « Elle », ce n'est pas quelqu'un, mais quelque chose : une lettre. L'enveloppe, de format oblong, est de cette qualité bon marché que l'on trouve dans n'importe quel magasin pour un quart de dollar le paquet. Tout en la tenant de la main gauche, j'explore de l'autre le réceptacle d'éjection du pneumatique afin de m'assurer qu'« elle » est bien arrivée seule.

Vu que j'appartiens à cette catégorie de gens qui ne reçoivent même pas une lettre par jour, c'est là quasiment un geste cérémoniel. Mais lorsqu'une enveloppe comme celle-ci m'est adressée, alors on peut présumer avec confiance qu'il y a du boulot en vue.

J'appuie sur le bouton de rappel, et le récipient métallique glisse en silence jusqu'en bas, reprenant sa place au milieu des autres boîtes aux lettres. Mon appartement appartient à cette catégorie d'habitations depuis longtemps équipées de telles

installations. Sitôt que de la correspondance est déposée dans la boîte, celle-ci est automatiquement propulsée jusqu'à la destination finale. À ce moment retentit dans mon entrée un énergique signal sonore, tandis que s'allume une lumière rouge qui m'avertit de l'arrivée de courrier.

J'attends l'apparition du signal vert signifiant que la capsule qui avait transporté ma lettre est revenue à sa place, au rez-de-chaussée du grand hall de l'élégant immeuble toujours calme, puis je fais demi-tour. Lorsque je coupe l'invisible faisceau infrarouge, la porte de mon salon coulisse de côté avant de se refermer derrière moi dans un silence presque parfait.

Ma salle de séjour est assez basse de plafond, mais très spacieuse. Elle est équipée de tout le confort de cette année 2002. Une de ses parois est en verre spécial teinté qui réagit à l'ardeur du soleil ; elle donne sur une ample terrasse d'où la vue s'étend au loin. La climatisation de mon appartement est par bonheur parfaite, car il fait très chaud en ce... – je jette un œil sur mon chronographe – ... 20 juin.

Je calcule que mes vacances, qui de toute évidence viennent de prendre fin, n'ont duré qu'à peine trois semaines. Mais, si court qu'il soit, ce répit n'était pas superflu.

Avec un soupir, je me laisse tomber dans un capitieux fauteuil-relax qui, aussitôt, bascule doucement

vers l'arrière tout en surélevant en même temps mes pieds. Je suis délicieusement bien.

Juste à côté de moi se dresse le distributeur de boissons. J'examine brièvement la rangée de boutons sélecteurs avant d'appuyer sur celui indiquant « Bang out ». Il faut y voir ici l'humour un peu spécial des Américains, car ces deux mots ont évidemment une signification bien précise. D'autres boutons portent eux aussi des noms évocateurs, comme par exemple « Téton du diable » ou « Poison d'Enfer ». Toutes ces appellations désignent naturellement des cocktails aux effets à ne pas sous-estimer.

L'appareil se met à ronronner et délivre un verre en cristal taillé rempli d'un liquide vert acide dans lequel nage un cube de glace, pendant qu'une voix féminine susurre d'un petit haut-parleur « L'Automatic Company vous souhaite bien du plaisir. » À chaque choix, une voix de jeune femme débite une telle formule, jamais la même, mais elle n'oublie en aucun cas de mentionner l'« Automatic Company ». Je prends mon verre et, impulsivement, tire la langue à la machine.

Tandis que j'agite doucement mon breuvage vert, il me revient à l'esprit qu'hier était mon jour anniversaire et que j'ai tout juste trente-quatre ans, puisque je suis né le 19 juin 1968 dans un pays qui s'appelait alors « République Fédérale Allemande ». Ce n'est plus vrai depuis un bon laps de temps, car cette

« République Fédérale Allemande » s'est engloutie dans un pays immense qui s'appelle « Union Européenne ».

Personne n'était venu me rendre visite pour me présenter des vœux. La journée s'était banalement passée, sans même que je réalise vraiment que pour moi une nouvelle année venait de commencer. « Mister Automatic » avait été ma seule compagnie. Et voilà à présent que je tiens entre mes doigts cette enveloppe oblongue.

— Mon vieux, dis-je en m'adressant à l'automate, cette enveloppe ne m'annonce rien qui vaille.

Bien entendu, la machine reste silencieuse. Pour me donner du nerf, je vide d'un trait mon verre, comme il est conseillé sous peine de tomber à la renverse – je le sais d'expérience. J'ai dû mal m'y prendre, car, malgré cela, le poison vert manque de m'étouffer sous une quinte de toux qui me fait pleurer à chaudes larmes. Ce breuvage mérite vraiment son nom, car, « Bang ! », je me sens bel et bien « out ».

C'est avec des yeux larmoyants que je contemple « la » lettre. Lorsque je veux l'ouvrir, je m'aperçois que mon ongle la griffe en vain : l'enveloppe est faite de ce nouveau plastique de sécurité, quasiment indéchirable. Toussant et titubant, j'atteins mon bureau pour y prendre une paire de ciseaux qui me permettra d'ouvrir l'enveloppe.

Contemplant d'un regard intrigué la feuille pliée en deux, je me cherche un prétexte pour en retarder la lecture ne serait-ce que quelques minutes supplémentaires. Mais à quoi bon se leurrer ? Il faudra bien que je prenne connaissance de son contenu. Je retourne donc jusqu'à mon fauteuil où je me laisse tomber derechef.

En soupirant, je déplie la feuille blanche. Et ce que je vois d'abord c'est, dans l'angle supérieur gauche, à l'endroit où d'ordinaire figurent le nom et l'adresse de l'expéditeur, le portrait d'une ravissante jeune femme qui me sourit. Visiblement, c'est une fille à la page ! Je regarde amoureusement la jolie frimousse et pense mélancoliquement à mon jour d'anniversaire passé en solitaire. Sous la photo holographique en couleurs, je lis, imprimé en fins caractères : Elis Teefer.

Je lâche un « Hum, hum ! » appréciateur, puis, je commence à lire : *Mon cher vieux bandit*. Je fronce le sourcil. La jeune dame est bien familière. À moins qu'elle n'agisse sur un ordre supérieur – mais comment savoir ?

Ce qui est certain, c'est que ma correspondante est une collègue, et qu'avec cette espèce de filles on ne peut guère rigoler. Je reprends ma lecture :

*C'est vraiment gentil de ta part d'avoir ouvert cette lettre, et je suppose qu'il t'a fallu un certain*

*effort pour t'y décider. Je pense aussi que tu n'es pas dans ton assiette pour avoir oublié notre rendez-vous de tout à l'heure. À cet instant, je suis assise dans ce charmant bistrot, affairée à remuer mon stylo. Je suis presque certaine que tu ne viendras plus, d'autant que l'écran du visiophone devant moi reste désespérément noir. Je jetterai cette missive dans la boîte la plus proche. Je réalise brusquement qu'au fond, c'est idiot d'écrire à un homme qui pose un lapin à sa fiancée. Si tu redoutes l'habituelle empreinte de mes lèvres, je te rappelle que j'utilise depuis peu le nouveau rouge à lèvres Cutlafs. Et si je m'y suis résolue, c'est parce qu'un rouge laissant des traces te dérangeait.*

*Mais je serai magnanime. Si tu tiens à rester fiancé avec moi, je te propose donc de venir me présenter tes excuses demain à 21 h précises sur la terrasse de l'hôtel Moonshine. J'attendrai cinq minutes, pas une de plus. Gare à toi si tu ne trouves pas un bon mensonge pour tout à l'heure.*

*Je te fais une bise, une toute petite bise.*

*Elis.*

Il me faut un certain temps pour digérer cette lettre. Je me mets à rire malgré moi et c'est presque machinalement que j'appuie de nouveau sur le bouton « Bang out » du distributeur automatique.

Je suis donc un « cher vieux bandit » qui ne s'était

pas rendu à un rendez-vous et doit présenter ses excuses. Cela promet d'être amusant, car je n'ai encore jamais entendu parler d'une jeune dame nommée Elis Teefer.

D'un regard un peu vitreux, je contemple l'écriture gracile et grave une nouvelle fois dans mon esprit la phrase qui m'accuse d'avoir posé un lapin à ma fiancée.

Petite Elis... Si tu savais combien je me suis senti seul hier soir !

Attendri par l'image – et probablement sous l'effet du second « Bang out » –, je me surprends à caresser du bout du doigt la sombre chevelure sur la photographie.

Elis – elle se prénomme Elis !

Je m'offre une troisième boisson – non alcoolisée, cette fois – auprès de l'automate afin de récupérer mes facultés embrumées. Cela fait, il me vient à l'esprit qu'en réalité je n'avais aucune raison de m'abandonner à des rêveries sentimentales, surtout au vu d'un simple portrait, et que, sous la forme d'une lettre d'amour somme toute banale, je viens de recevoir un ordre.

Tout, absolument tout, est camouflage. Je suis le capitaine Thor Konnat, agent pour missions spéciales d'une gigantesque organisation policière dénommée « Département Antiespionnage Scientifique ». Je suis un de ces hommes dont l'identité et les moyens

d'existence réels sont inconnus de tous. Pour les autres locataires de mon immeuble, je suis M. Konnat, représentant d'une entreprise de fabrication d'hélicoptères. Ils ne savent rien d'autre à mon sujet, et n'en connaîtront jamais plus.

Dans mon appartement se trouvent trois visio-phones. Il eût été simple pour le chef du D.A.S. de m'appeler pour me donner ses ordres. Mais cela ne s'est encore jamais produit. Ce qui est simple pour un policier « normal », et même pour un agent de la police criminelle fédérale, ne l'est pas pour une « ombre » du D.A.S.

Ce n'est pas une question de règlement. En fait, il n'existe qu'une seule personne qui connaisse tous les agents spéciaux. C'est le général Arnold G. Reling, chef suprême du D.A.S. J'ai le grade de capitaine, mais, même avec la meilleure volonté du monde, je serais incapable de vous dire les noms et grades de mes collègues, ou même de les décrire. Ma dernière mission m'a mis en contact avec deux autres agents. En raison de notre étroite collaboration, j'ai pu, très exceptionnellement, connaître leur identité véritable – cas absolument sans précédent dans les annales du D.A.S.

Nulle part au monde n'existe une organisation entourée d'autant de mystères que la nôtre. Cette circonstance vient de m'être rappelée précisément par cette missive dont l'auteur est une femme que je



n'ai jamais vue de ma vie. Un agent du D.A.S. est censé saisir la signification d'une lettre apparemment anodine et d'agir en conséquence.

Sans erreur possible, j'ai reçu l'ordre de me trouver à vingt et une heures précises sur la terrasse de l'hôtel Moonshine où quelqu'un m'attendra. Ce sera peut-être l'occasion de récolter un baiser sur les lèvres roses de miss Elis Teefer, qui ne manquera certainement pas de jouer son rôle comme il convient.

Je plie la lettre et la remets dans son enveloppe ; il me faudra rendre l'une et l'autre, c'est une certitude !

Je respire un grand coup et, les idées un peu confuses, je me lève pour aller prendre l'air sur la terrasse. Mon appartement étant situé au trente-deuxième étage de l'immeuble, je profite d'une vue splendide sur la baie de Chesapeake. À mes pieds, je vois le quartier résidentiel de la ville d'Annapolis, et à soixante kilomètres environ à l'ouest doit se trouver Washington – et le siège du D.A.S. C'est là-bas sans doute qu'a été mijotée l'affaire qui me sera confiée dans quelques heures.

Je prends un bain de soleil. Sur mon torse nu, je tâte la cicatrice, à présent presque invisible, de la terrible blessure reçue quatre semaines plus tôt à peine, au cours d'événements qui me paraissent maintenant très éloignés. Je ne pense plus guère à cette affaire du *virus lunaris* qui, avec ses bouillons

de culture, a disparu derrière les murs infranchissables des laboratoires d'État de Hilltown.

Et voilà que je reçois cette lettre où une femme inconnue m'appelle « Cher vieux bandit ».

## CHAPITRE II

Ne voulant pas utiliser mon appareil personnel, j'ai appelé un hélitaxi, qui m'attend présentement sur le toit de mon immeuble, son rotor grondant sourdement et la porte de la cabine tenue ouverte par le pilote. Avant de me glisser dans le moelleux fauteuil de la machine, je vérifie encore la bonne tenue de mon complet sombre.

— La terrasse de l'hôtel Moonshine, s'il vous plaît !

L'homme confirme d'un signe de tête, la portière de l'habitacle se ferme et le turboréacteur compact se met aussitôt à bourdonner. Comme il se doit d'un hélicoptère moderne, l'insonorisation est excellente. Les absorbeurs de bruit des admissions d'air sont si efficaces que lorsque la turbine d'aspiration se met en marche, je n'entends qu'un léger sifflement. Quant au bruit des pales du compresseur, des quatre chambres de combustion et des deux turbines, je n'en perçois strictement rien.

Du coin de l'œil, je note que le pilote vient d'embrayer les deux rotors de sustentation. La machine s'élève doucement. Au-dessus de ma tête virevoltent

les pales des deux rotors contrarotatifs, sous mes pieds se dessinent les rues, jardins et bâtiments de la petite ville.

Le pilote fait un détour pour éviter la cohue au-dessus de l'agglomération. Une machine rapide de la police de l'air, reconnaissable à sa couleur et son fanal rouges, nous dépasse chemin faisant. Sur l'autoroute qui longe le parc côtier circulent de rares voitures à turbines. En revanche, nombreux sont les appareils privés qui encombrant l'espace aérien. Depuis que le prix d'un hélicoptère est descendu sous la barre des mille dollars, les gens se sont rapidement détournés des automobiles. Cette révolution a fait son effet au cours des dix dernières années. Les anciens constructeurs de voitures se sont rapidement adaptés et fabriquent désormais à peu près exclusivement des machines volantes, qui assurent aussi plus de quatre-vingt-dix pour cent du trafic marchandises.

Nous survolons les espaces verts du parc à l'altitude prescrite pour les appareils circulant vers l'est. Au-dessus de nous, c'est le couloir où volent les machines se dirigeant vers l'ouest. Entre les deux passe l'axe réservé à la circulation en provenance du sud. L'aménagement des couloirs aériens est si bien conçu que, la discipline des pilotes aidant, les accidents de circulation sont rarissimes.

D'un œil distrait, je contemple le paysage et le trafic intense pendant que je palpe la poche revolver

de mon pantalon où se trouve, dans son étui étanche aux radiations, ma plaque d'identité du D.A.S.

Elis Teefer en possède-t-elle bien une également ? Je ressens cette méfiance qu'une formation de douze longues années m'a inculquée comme la première condition de notre sécurité.

Je me demande si je dois aborder la jeune personne avec ou sans mon masque biosynthétique. Il n'est pas d'usage pour deux agents du D.A.S. de se rencontrer sans avoir mis ce masque extrêmement fin, de couleur chair et parfaitement indiscernable.

Il ne s'agit point d'une mascarade, mais d'une précaution élémentaire imposée par le chef pour empêcher ses agents de s'identifier mutuellement. Cette précaution s'est montrée salutaire à plusieurs reprises. Pour ma part, je préfère n'être connu de personne ou presque.

Pourtant, aucun cas de trahison ne s'est encore produit dans les rangs des agents du D.A.S. Cela est essentiellement dû au fait que notre rémunération est extrêmement généreuse. Elle suffirait pour nous assurer un train luxueux – si nous avions suffisamment de loisirs pour en jouir. Moi-même, je n'ai pu bénéficier d'un bref congé qu'en raison des circonstances particulièrement désagréables que j'ai eu à affronter au cours de ma dernière mission.

Devant nous s'élève la construction en verre de l'hôtel Moonshine au milieu de ses jardins. Des

lumières et des enseignes lumineuses scintillent partout. La plage est un paysage féerique.

Notre machine se glisse dans le flot de la circulation intense et, quelques minutes plus tard, se pose sur la toiture de l'hôtel. Je règle le pilote qui reprend l'air aussitôt. Le jour décline. Je distingue une cinquantaine de machines privées en stationnement sur les emplacements réservés aux bords de la piste. Au-dessus de ma tête brille en vert le numéro d'identification de l'hôtel à l'intention des navigateurs aériens.

Machinalement, je palpe l'endroit où d'ordinaire se trouve mon revolver ; il n'y est pas. Il nous est strictement interdit de porter des armes, sauf en mission commandée. Or les missions sont conçues par le chef – le Vieux – lui-même qui désigne personnellement les agents chargés de leur exécution.

Car, je le répète, nous ne sommes pas une unité de la police « normale ». Le D.A.S. ne s'intéresse pas aux délits pouvant être pris en charge par les autres unités. Agressions de toute sorte, braquages de banques, assassinats ou enlèvements, tout cela, nous le laissons entre les mains du FBI. Il ne viendrait jamais à l'esprit du général Reling d'affecter un agent spécial à ce genre d'enquête.

Nous nous occupons exclusivement d'affaires concernant la sécurité du pays. Il n'y a même pas de criminologistes au sens strict du terme dans nos

rangs. Chacun de nous a subi une formation longue et complexe dont le haut niveau est maintenu et complété par des recyclages périodiques. Chacun de nous est en mesure d'être astronaute à bord d'une navette lunaire ou encore officier de marine, par exemple. Ce ne sont là que deux cas parmi bien d'autres. Je puis vous assurer qu'il n'est pas un seul agent du D.A.S. qui ne soit capable de mener à bon terme n'importe quelle tâche. C'est le résultat d'un entraînement strictement scientifique de longue durée.

\* \* \*

Un peu anxieux, je parcours du regard l'aire d'atterrissage sommitale. Loin derrière moi, des cascades de lumière illuminent le ciel, tandis qu'à l'est, de l'autre côté de la baie de Chesapeake, s'étirent les luminaires de la plage. Je m'approche du gardien de l'aire d'atterrissage, qui me salue poliment et s'empresse d'appeler un ascenseur.

— La terrasse supérieure, Monsieur ?

Saisissant l'allusion, je lui glisse un pourboire d'un dollar, bien que ce ne soit pas vraiment utile, puisque je ne suis pas venu avec ma propre machine, puis je pénètre dans la cabine en confirmant :

— La terrasse.

Toujours avec empressement, le gardien appuie sur le bouton puis bondit en arrière avant que les

portes ne se referment.

À peine une minute plus tard, je sors sur l'immense terrasse de l'hôtel, d'où la vue splendide s'étend sur la baie et la plage. L'éclairage omniprésent, caché parmi les plantes tropicales, est féérique. Dans le décor figurent les restes pétrifiés d'un animal préhistorique ayant vécu sur la Lune dans un passé incommensurable, vestiges que la direction de l'hôtel a acquis pour une somme considérable.

Je flâne nonchalamment parmi une foule de gens élégamment vêtus, cherchant discrètement une jeune femme du nom d'Elis Teefer. Je la découvre assise à une table un peu à l'écart, juste à côté de la balustrade. Elle porte une robe de soirée taillée dans un de ces nouveaux tissus chatoyants qui flatte à chaque mouvement son beau corps aux épaules nues. Cette robe a dû coûter une petite fortune. À son cou brille une magnifique émeraude dont je ne doute pas de l'authenticité.

Caché derrière une plante décorative, j'observe pendant quelques instants ma belle correspondante avant de consulter ma montre. Il s'en faut encore de dix-huit secondes. J'attends qu'elles se soient écoulées et, à vingt et une heures pile, je m'approche de sa table avec un sourire radieux.

Elle me remarque immédiatement, et semble m'identifier tout aussi vite, sans aucun doute parce que quelqu'un lui a montré ma photo. Voilà qui me



déplaît fortement.

Elle écrase le bout de sa cigarette et me tend une main fine et très soignée que je baise cérémonieusement. Les gens aux tables voisines nous lorgnent avec curiosité. C'est sans doute la raison pour laquelle elle m'accueille avec un sourire merveilleux.

— Je suis ravie, mon chéri, que tu aies pu être à l'heure. Je n'y croyais déjà plus. As-tu fait bon voyage ?

Je retiens sa main un peu plus longtemps que nécessaire avant de regarder ses yeux d'une séduction infinie. Elle me tend une joue sur laquelle je dépose un tendre baiser.

À la table voisine, j'entends une dame âgée et attendrie dire à son partenaire :

— Quel couple charmant !

Quant à moi, je me penche vers la ravissante jeune femme et lui chuchote :

— Ne me faites pas perdre la tête, je ne suis qu'un homme!

Elle me répond par un tendre sourire. Dès que j'ai pris place à ses côtés, elle approche sa chaise et pose sa tête sur mon épaule.

— Mettez votre bras autour de mes épaules, me chuchote-t-elle sur un ton que je comprends beaucoup mieux.

Réprimant difficilement un ricanement amusé, je m'exécute sans retard, un agent secret du D.A.S. se

devant d'être polyvalent. Pour sa part, elle dépose sur ma joue un baiser affectueux. Nous échangeons de tendres propos à voix basse, mais assez fort pour qu'à la table voisine, la dame attendrie puisse entendre notre gazouillis de tourtereaux. Tout à coup, il me vient à l'esprit qu'elle pourrait bien interpeller le « couple charmant » pour l'inviter à sa table. J'en ai froid dans le dos.

Je me tais alors et cache mon visage dans l'opulente chevelure auburn d'Elis, qui me murmure à l'oreille :

— N'en faites pas trop, tout de même !

La remarque m'amuse.

Nous sommes habitués à toutes sortes de surprises de la part du chef. Mais cette manière de transmettre des ordres est la plus originale à laquelle j'ai jamais participé. À ce moment, je suppose toujours, en effet, qu'il s'agit de me faire parvenir un ordre, sinon comment Elis Teefer aurait-elle pu me connaître ? Je suis toutefois assez prudent pour éviter toute allusion à ce sujet. En premier lieu, il me faut avoir vu sa plaque d'identité et, quoi qu'il en soit, c'est à elle de prendre l'initiative de me parler service.

— Hier, c'était mon anniversaire, chérie. C'est pourquoi j'ai malheureusement oublié notre rendez-vous. Quel dommage !

— Très bonne excuse, susurre Elis si bas qu'à la table voisine on ne peut certainement rien

comprendre. Et évitez de me tutoyer si personne ne nous entend, Monsieur !

Ce « Monsieur » me fait l'effet d'une douche froide. Je lui laisse voir mon irritation, ce qui a le don de l'amuser. Furieux, je décide d'en finir. À haute voix, je lui dis :

— Il y a beaucoup de monde ici, ma chérie. Si nous nous en allions ? Je te propose...

— Une promenade en bateau, n'est-ce pas ? Tu es merveilleux !

Elle m'a interrompu avec un sourire enchanteur. C'est vraiment une comédienne accomplie. A-t-elle appris cela aussi au cours de ses études de psychologie appliquée à l'université du D.A.S. ?

Je lui jette un regard éperdu de tendresse. Dans ses grands yeux verts dansent mille petits diables. Elle est en passe de m'enrouler autour de son petit doigt. Heureusement pour moi, mon cœur est blindé !

— Bien sûr, mon chou, une promenade en bateau.

Mon chuchotement a dû atteindre d'autres oreilles, car j'entends la dame d'à côté, plus attendrie que jamais :

— Ils sont charmants, ces deux enfants.

Les lèvres d'Elis entament un tressaillement suspect. Je comprends qu'il est temps de nous sauver. Cette fois, ma voix est tout juste audible par ma compagne.

— Fichons le camp d'ici, sinon la voisine va nous aborder et tout fiche en l'air. Vous me devez quelques explications. Qu'avez-vous commandé ?

Je comprends qu'Elis m'a attendu au moins une demi-heure. N'ayant rien consommé moi-même, je gratifie le serveur d'un pourboire généreux. Au passage, je salue poliment la vieille dame d'une inclination du buste. Elle me répond d'un signe de la main, et je m'empresse de rattraper Elis, qui s'éloigne déjà. Dieu, ce qu'elle est bien roulée ! Je me demande s'il peut y avoir d'autres agents féminins aussi séduisants dans les rangs du D.A.S.

À peine sommes-nous dans l'ascenseur qu'elle appuie sur le bouton du rez-de-chaussée et, avant que je puisse ouvrir la bouche pour lui demander à quoi rime toute cette mise en scène, elle sort de son sac à main un mince étui en plastique et l'ouvre. C'est ainsi que je vois son insigne du D.A.S., parfaitement inimitable, qui identifie sa propriétaire sans la moindre erreur possible comme « ombre » active.

Malgré moi, je recule d'un pas à cause du rayonnement fluorescent qui me blesse les yeux. Et aussi parce que je sais que la curieuse matière qui sert à la fabrication de ces marques est très fortement radioactive. C'est pourquoi nous devons l'abriter dans un étui spécialement étanche.

— Ce n'est pas la peine de vérifier, capitaine, dit Elis d'une voix tout à fait changée.

Je hoche la tête car, en effet, la brillance clignotante couleur vieil or est caractéristique, et une preuve irréfutable de l'authenticité de l'insigne. Sur son recto sont gravées les trois lettres D.A.S. ainsi que l'image d'un atome. Elis Teefer est bien un agent spécial du D.A.S., cela ne fait aucun doute.

Ma certitude vient aussi du fait que nos insignes sont en lunarium, élément naturel très rare, inexistant sur Terre, et dont on avait découvert quelques kilogrammes seulement sur la Lune. Cette matière a été confisquée par le D.A.S. et a fait l'objet de nombreuses recherches avant de devenir la matière première de nos plaques.

Nos savants aussi bien que les physiciens atomistes ont vainement essayé de reconstituer le lunarium synthétiquement dans leurs laboratoires pourtant bien équipés. C'est pourquoi il fut finalement réservé à la confection de nos plaques d'identité. Bien qu'Elis Teefer m'ait assuré qu'une vérification était inutile, je sors de ma poche mon petit appareil de mesure pour déterminer si la longueur d'onde des radiations est effectivement celle du lunarium.

Satisfait, je remets mon appareil à sa place.

— Fermez votre étui, sa luminosité est tellement forte qu'elle pourrait être remarquée à notre passage aux différents étages.

Elle incline la tête et glisse l'étui refermé dans son sac à main. Nous restons silencieux jusqu'au rez-de-

chaussée. Dans le grand hall de l'hôtel, nous sommes de nouveau un couple d'amoureux aux mines témoignant de notre bonheur. Nous sortons sans que nul ne nous prête attention. Une fois dehors, Elis se dirige vers le parc de stationnement. Je l'interroge du regard.

— Ma machine attend ici, Monsieur. Il nous faut partir sans retard, le chef nous attend !

Voilà qui confirme ce que je pensais. Pendant que nous cheminons lentement, je ne peux m'empêcher de lui poser une question.

— À quoi sert cette mise en scène assez ridicule et nos échanges de faux amoureux ? N'aurait-il pas suffi d'une simple lettre pour me donner rendez-vous et ensuite venir me chercher ?

— C'est vrai, confirme-t-elle. Mais c'est le chef lui-même qui a voulu que notre rencontre se déroule dans un lieu public très fréquenté. Présentement, nous sommes observés par nos propres agents car le général désire savoir si les péripéties de votre dernière mission ont attiré l'attention sur votre personne. Vous savez la peine que se donnent nos adversaires pour identifier un agent du D.A.S. Il n'est pas exclu que vous ayez été filé au cours de vos vacances.

Je ris sous cape.

— Oh ! en ce cas, nos amis se seraient certainement manifestés. Soit, admettons. Fallait-il

cependant exposer un pauvre agent du D.A.S. à entrer en conflit avec sa conscience professionnelle, sinon avec son cœur ? Le chef n'aurait-il pu m'envoyer un émissaire moins séduisant que vous ?

Elle me jette un regard en coulisse. Ses lèvres esquissent un sourire.

— Je suis le lieutenant Teefer et j'ai reçu l'ordre de me présenter à vous sous mon nom véritable. Dans le fichier central, je figure sous le code TS-102.

Cette réponse me dit à la fois beaucoup et rien du tout. Cependant je trouve curieux que le chef, ces temps derniers, me fasse ainsi connaître directement plusieurs de mes collègues.

Ainsi, au cours de ma dernière mission, j'ai fait la connaissance d'un homme qui, selon son apparence, ne correspond pas du tout à l'idée que l'on peut se faire d'un agent du D.A.S. Il s'agit de l'agent MA-23, l'un de ceux qui ont été envoyés en mission sur la Lune. C'est pourquoi j'avais obligatoirement dû voir son vrai visage.

Et voilà que le chef m'envoie un relais féminin également non masqué, à qui on a montré ma véritable apparence et donné mes nom et grade, et dont je connais maintenant à mon tour et le grade et le nom. Cela ne peut signifier autre chose que le fait que nous sommes appelés à travailler ensemble.

(...)